



Le sexe féminin : entre tabou et interdit

Jacqueline Schaeffer

DANS **CAHIERS DE PSYCHOLOGIE CLINIQUE** 2015/2 n° 45 , PAGES 41 À 75
ÉDITIONS **DE BOECK SUPÉRIEUR**

ISSN 1370-074X

ISBN 9782807300729

DOI 10.3917/cpc.045.0041

Date de mise en ligne : 19/08/2015

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2015-2-page-41?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LE SEXE FÉMININ : ENTRE TABOU ET INTERDIT

Jacqueline SCHAEFFER¹

RÉSUMÉ L'évolution des mœurs a vu se modifier le sens des tabous, et le regard sur les pratiques de la sexualité en général. Les déviations sexuelles ne sont plus objet de scandale. Le tabou du féminin porte sur celui du voir, celui du sang avec tous ses rites de purification, et le tabou du sexe de la femme. Les transgressions face aux tabous et interdits renvoient aux perversions féminines, à la transgression au féminin, et au féminin en tant que transgression. Le dernier tabou abordé est celui de la frigidité. Pour conclure, l'autre sexe, qu'on soit homme ou femme, c'est toujours le sexe féminin. Au-delà du phallique, donc, le féminin.

MOTS-CLÉS voir, sang, sexe, transgression, frigidité.

THE FEMININE BETWEEN THE FORBIDDEN AND TABOO

ABSTRACT The Contemporary society has changed the meaning of taboos, and the apprehension of sexuality in general. Sexual deviations are no longer scandalous. Taboo of femininity is about seeing, about blood with all its rites of purification, and about woman's genitals. Transgressing taboos and

¹ jacqueline.
schaeffer1@gmail.com

prohibitions refer to female perversions, and to the feminine per se. Another major taboo is about frigidity. Finally, the “other” sex –for both men or women– is always the female one. Beyond the phallic dimension always lies the feminine.

KEYWORDS to look, blood, sex, transgression, frigidity.

« *On pourrait presque dire que la femme dans son entier est taboue...* »

S. Freud (1918)

La différence entre tabou et interdit porte sur deux registres différents de l’altérité, sur une double limite.

La première limite pose la question du sacré et de sa terreur, des tabous du toucher ou du nommer, entre l’humain et son au-delà ou son en deçà. Il s’agit du tabou des origines. Il concerne :

- soit une instance transcendantale à fonction paternelle, au sein des trois monothéismes. Chez les Hébreux, le nom du Dieu recueille le tabou, il ne doit être ni prononcé ni écrit.
- soit la figure d’une mère archaïque toute-puissante, détentrice du pouvoir de vie et de mort, tel celui attribué aux grandes divinités maternelles, génitrices et destructrices, déesses de la vie, de la fécondation et de la mort. Les fantasmes primitifs projettent sur elle des pulsions cannibaliques, les terreurs de l’inceste originel, et l’horreur sacrée térébrante du retour engloutissant dans le ventre maternel, lieu de la disparition du sujet, figuration de la descente aux enfers et du silence de la pulsion de mort. Le sexe des femmes condense les caractères sacré et impur du tabou du féminin. Le fameux tableau de Courbet *L’origine du monde* en serait-il une tentative d’exorcisme ? Le fantasme originnaire du désir de retour au sein maternel en serait-il le nouage, la conjuration par le biais d’un fantasme organisateur ?

La seconde limite, celle des interdits, est celle du rapport du sujet à son semblable, de l’organisation de l’humain en société. Il est délimité par les lois et limitations régies par l’homme pour l’homme, nous dirons tout particulièrement par

l'homme pour la femme. Il s'agit de se démarquer de toute animalité pour assurer l'organisation et la survie de l'humanité. Or, l'animalité est souvent confondue avec le monde pulsionnel sauvage de la femme. La fonction paternelle intervient pour imposer des lois visant à dégager le petit humain de l'animalité femelle, corporelle et charnelle de sa mère, pour le faire entrer dans le monde social.

L'organisation œdipienne permet l'intériorisation de cette loi paternelle, en la forme du surmoi, héritier de l'interdit des vœux incestueux de l'inceste et du parricide.

I. Tabous et interdits aujourd'hui

L'évolution des mœurs a vu se modifier le sens des tabous, et le regard sur les pratiques de la sexualité en général. Elle a vu s'amorcer une reconfiguration en profondeur des rapports entre les deux sexes et une reconsidération des rôles et des représentations de chacun d'eux.

La reconnaissance de l'homosexualité a levé un tabou qui, il y a encore quelques décennies, paraissait pourtant indépassable.

Les Lilith, jeunes don Juanes qui draguent les hommes au nom de l'égalité des sexes, sont légion.

Notre époque assiste à la profusion de corps dénudés d'hommes et de femmes, devenus l'objet d'un culte d'images et où le nudisme des parties sexuelles est exhibé. Le sexe s'affiche partout : à la télévision, au cinéma, sur Internet, dans la littérature, dans les magazines. L'idée sous-jacente est que la banalisation, la vulgarisation de la vue du sexe a aboli l'expression névrotique d'un symptôme de nature phobique consistant à protéger les parties sexuelles du corps comme une sphère d'intimité propre.

Beaucoup de pratiques sexuelles qui, avant les années 1970, restaient problématiques voire réprouvées, sont aujourd'hui ouvertement revendiquées. Ces comportements sont qualifiés comme les éléments nécessaires d'une libéralisation des mœurs, ou au contraire comme un danger menaçant l'intégrité de chacun, et même de la société.

De nos jours, les déviations sexuelles prétendent ne plus être objet de scandale, et tendent à s'afficher et à se revendiquer dans le discours et dans le monde médiatique.

La pédophilie a ses sites *internet*, ses agences de voyages et ses lieux touristiques. Les pratiques perverses sexuelles proprement dites ont gagné du terrain dans les jeux de société entre adultes, et via le réseau *internet*. Elles tiennent grand place dans la littérature et les films contemporains, et ne font plus scandale.

Longtemps les publications qui transgressaient les bonnes mœurs ont fait l'objet d'interdits, de circulation « sous le manteau ». L'« Enfer » des bibliothèques nationales en était pavé. Catherine Millet peut publier aujourd'hui en toute impunité, avec la suprême transgression que représente son implication biographique, ou prétendue telle, dans le titre du récit. Catherine Breillat peut nous montrer au cinéma un pénis érigé et une vulve, tous deux pleins d'esprit, sans que la censure s'en mêle.

Les actes de violence sexuelle meurtrière, et les « assassinats d'âme » que sont un viol, une torture, une « tournante », un acte incestueux, sont mis sur le compte d'actes délictueux qui n'entrent pas dans la catégorie des déviations sexuelles.

Comme l'écrit Simone de Beauvoir : « Ce qu'il y a de scandaleux dans le scandale, c'est qu'on s'y habitue ».

Mais dans la sphère psychique, celle de l'inconscient intime ou collectif, le tabou reste actif. Les symptômes se déplacent. Le refoulement fait appel à des ruses du moi ou du surmoi. Il est fort probable que la revendication féminine du port du voile soit une manière détournée de récupérer le voile de la pudeur, cette « digue psychique... qui, selon Freud, va de pair avec la civilisation », et qui semble, par ailleurs, avoir perdu droit de cité. Le voile est un cache-sexe.

Certaines jeunes femmes qui semblent n'avoir aucune pudeur à montrer leurs seins, ne supportent aucun regard sur l'allaitement de leur bébé. Le tabou du maternel reprend ses droits.

Ce qui reste particulièrement tabou, excitant et scandaleux c'est la « nuit sexuelle » des parents, qui a conduit l'enfant à construire son fantasme organisateur de scène primitive, à l'aune des pulsions partielles de sa sexualité perverse polymorphe, à l'aide de ses théories sexuelles infantiles.

Certaines femmes enceintes, sans la moindre nausée, ont le fantasme de vouloir vomir leur enfant, une expulsion orale en lien certain avec une théorie sexuelle infantile, plus orale qu'anale. Certaines vont même jusqu'à dire qu'elles souhaiteraient alors ne plus avoir de dents, comme si le transfert hystérique du vagin à la bouche laissait apparaître un fantasme de vagin denté.

Ce qui reste profondément tabou et scandaleux, c'est l'enfant « toujours présent avec ses impulsions » (Freud) qui sommeille en chacun de nous, avec sa sexualité perverse polymorphe, cet enfant sans limite et sans vergogne, cannibale, et incestueux.

II. Le tabou du féminin

« On pourrait presque dire... » La précaution prise par Freud dans cette énonciation, reprise en exergue, aurait-elle le sens de se prémunir contre les démons ou les foudres, comme s'il prenait lui-même le risque de transgresser l'objet dont il traite : un tabou ? On pourrait presque dire... qu'il ose aborder ce « continent noir » peuplé de dangers et de chausse-trappes, où l'explorateur peut s'exposer à des flèches empoisonnées au curare, comme à celles de Cupidon.

En quoi le féminin est-il porteur de ce caractère sacré, consacré, impur et donc dangereux dès lors que les rites d'évitement et d'interdit sont transgressés ?

Dans son article « Le tabou de la virginité », Freud distingue trois éléments. Le premier est le tabou du sang, particulièrement celui de la femme (Schaeffer, 2005) : le sang de la défloration, celui des règles, de l'accouchement, etc. Le deuxième est l'angoisse de l'étranger, de tout ce qui est premier, nouveau, inattendu et inquiétant, comme le premier coït. Le troisième tabou s'étend à tous rapports sexuels.

Ces peurs et ces tabous se concentrent sur la femme qui, écrit Freud, « est autre que l'homme... incompréhensible, pleine de secret, étrangère et pour cela ennemie ». Une femme qui saigne. Une femme avec qui « le premier acte sexuel représente un danger particulièrement intense », du fait de la « blessure physique et narcissique qui naît de la destruction d'un organe ». Une femme par qui, lors du coït, « l'homme

redoute d'être affaibli... contaminé par sa féminité et de se montrer alors incapable ».

Voici le cœur du tabou qui traverse les temps et les mœurs : la femme est tout à la fois « autre », « sexuelle », « impure » et « castratrice ». Le « venin de la pucelle », cité par Freud, en témoigne. Il s'agit d'une terreur primaire.

Les mesures d'évitement se portent aussi bien sur le toucher que sur le « voir ».

1. Le tabou du « voir »

« Les femmes, écrit Freud (1932), ont inventé une technique, celle du tressage et du tissage... C'est la nature elle-même qui aurait fourni le modèle de cette imitation en faisant pousser, au moment de la puberté, la toison pubienne qui cache les organes génitaux. »

On connaît l'investissement privilégié que Freud a accordé au visuel : son intérêt pour la représentation visuelle, les images du rêve, le rôle de l'hallucinoïde, la pulsion scopique, la curiosité, la passion de voir et de connaître, etc..

On sait que Freud a lié au « voir » le surgissement de l'angoisse de castration. Le petit garçon « d'abord ne voit rien ou bien par un déni il atténue sa perception », puis, « un beau jour... il a devant les yeux la région génitale d'une petite fille et est forcé de se convaincre d'un manque de pénis... la menace de castration parvient après coup à faire effet ». Quant à la fille, « d'emblée, elle a vu cela, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir ». Un déni en deux temps chez le garçon, une envie immédiate chez la fille. Le « voir » chez elle est brutal, inexorable, non négociable.

La fascination du « voir »

Freud définit la curiosité, le désir de savoir comme le prolongement de l'intérêt porté par l'enfant à son propre sexe et à celui de ses parents, de sa quête visant l'énigme de la différence des sexes. Le sexe de la mère est au cœur de l'énigme. « Maman, as-tu un fait pipi ? » demande Hans. – « Bien entendu, pourquoi ? », répond-elle. L'enfant épie tout ce qui entre et sort du sexe de sa mère. Lorsqu'il verra plus tard une bassine rougie du sang de l'accouchement de sa petite sœur, il dira : « il ne sort pas de sang de mon fait pipi à moi ». Angoisse de castration du garçon devant le sang des femmes.

La tête de Méduse, une des Gorgones, qui ornait le bouclier de Persée, renvoyait l'image d'un visage entouré de serpents à la bouche ouverte déformée et avide, dont le regard pétrifiait l'adversaire. Freud (1922) a fait de cette figure la représentation du sexe de la mère, entouré de poils pubiens, provoquant l'effroi de la castration et sa représentation en son contraire par la multiplication. La pétrification étant un équivalent de la sidération de l'effroi, mais aussi de l'érection masculine à effet de réassurance. Mais cet effroi renvoie également à l'horreur de l'ouverture avide et dévorante d'un sexe-bouche.

Tout ceci connote l'insoutenable rencontre du corps, du regard et du sexe de la femme, la jouissance du regard englué, le plaisir de la sidération, cher au voyeur, la « fascination pour l'effroi » (Bonnet, 2001).

Le tableau *L'origine du monde* de Courbet a longtemps été recouvert par ses propriétaires précédents de paupières, de volets et de rideaux, avant son exposition au regard des visiteurs de musée... Lacan l'avait recouvert d'un tableau d'André Masson.

L'irreprésentable du sexe féminin. Son contre-investissement

C'est en regard de leur angoisse pour un sexe féminin intérieur, invisible et irreprésentable que les filles et les femmes ont recours à un investissement de la « féminité ». Une féminité de surface, celle de la parade ou de la mascarade, celle des robes, talons, bijoux, parfums, maquillages. Si le surinvestissement narcissique des hommes porte sur le pénis, chez les femmes c'est sur leur corps tout entier, dépendant de la réassurance du regard de l'autre. Cette féminité visible fait bon ménage avec la logique phallique. Elle consiste en effet à valoriser, selon le même modèle, ce qui se voit, ce qui se montre et s'exhibe, ce qui s'extériorise et a pour but de rassurer l'angoisse de castration, celle des femmes comme celle des hommes.

Ce visible de la féminité est en fait un voile mis sur le creux informe, insaisissable, irreprésentable du sexe féminin, sur son inquiétante ouverture, sur ses débordements de liquidités, sur le sang qui s'en échappe. L'exaltation des rondeurs féminine, de la forme exquise du sein vient contre-investir cette angoisse de l'informe.

Cachez ces poils ! La répression

Le tabou s'exerce alors sur l'objet qui est censé cacher, en lieu et place de celui qui doit être caché. S'agit-il d'un retour de l'élément refoulant en lieu et place du refoulé ? Je dirais qu'il s'agit davantage d'une répression. C'est la pilosité qui subit l'opération de répression de ce qu'elle était censée dissimuler. Encore la toison pubienne !

Le poil qui a marqué l'advenue de la puberté, du surgissement du sexuel génital recueille l'héritage de l'obscénité du sexe féminin. Ce qui est appât sexuel, ce qui doit demeurer caché se déplace sur les poils, sur les cheveux.

Certains rites assimilent la chevelure, les poils pubères et le sang. Dans les textes anciens, le sang se transformait en lait chez les femmes (Parat, 1999), en poils et barbe chez l'homme.

2. Le tabou du sang

C'est le fil rouge du sang des femmes.

« La lune "file" le temps, c'est elle qui "tisse" les existences humaines. Les Déeses de la destinée sont des fileuses », écrit Mircea Eliade (1992).

Le lien du sang à la femme s'étend sur la presque totalité de sa vie, préside au destin de son féminin, au destin de son maternel. Ce sang cyclique croît et décroît à la manière des visages de la lune, fluctue à la façon des marées, des saisons, des moissons... On le nomme le « climatère ». D'où le caractère tabou donc sacré qui s'y attache, comme celui qu'attribuent certains hommes aux phénomènes climatiques dont la générosité est fécondante et invoquée, celle du soleil ou de la pluie, mais également à des événements dont la dangerosité est crainte, celle des cyclones, des raz de marée et des tsunamis. Ces cataclysmes auxquels on donne volontiers des noms de femme : Katrina, Rita, etc..

On dit que les hommes « versent » leur sang – souvent pour de nobles causes – tandis que les femmes le « perdent ». Les causes n'en sont pas aussi nobles, car c'est le signe qu'elles ne peuvent pas contenir ou contrôler ce sang. C'est particulièrement le signe qu'elles ne contiennent pas un enfant, ce qui est leur valeur la plus précieuse.

Le sang des femmes terrorise, fascine, répugne, émeut. Le sang de la vie, le sang du sexe, le sang de la mort. Il fait l'objet de nombreux mythes. Il donne lieu à « des interprétations diverses, symboliques et même magiques, sur le rapport au temps cyclique, à la mort, à la pureté » (Atlan, 2005). Il préside à de nombreux rites, dans les mœurs de bien des sociétés et dans toutes les religions. Les hommes ont forgé des théories, sur le mode des théories sexuelles infantiles, à propos de ce sang qui échappe à leur entendement, à leur contrôle, comme il échappe au corps des femmes. Une manière de récupérer l'étrange, inquiétant et familier phénomène, le *unheimlich*.

Le « voir » des règles

On utilise le terme « voir » pour signaler l'apparition des règles. Ce « voir » est-il aussi brutal qu'il puisse renvoyer au choc effractif d'une perception de la différence des sexes, mettant fin à l'illusion d'une bisexualité androgyne ? C'est ainsi que le vivent certaines jeunes filles, comme une confirmation de ce que la phase phallique avait marqué du sceau du manque, de la castration.

Le « voir » est révélation de ce qui est invisible, caché. Ainsi le « voir » des règles est peut-être une récupération par le visible de l'invisible du sexe féminin, mais aussi de l'irreprésentable des organes génitaux féminins, ceux dont la toison a inspiré les tresseuses et les fileuses de Freud.

Dirait-on également « voir » les règles pour les soustraire au périodique de l'analité et pour les récupérer du côté du surgissement de ce visuel qui, selon Freud, a succédé à l'olfactif et à la périodicité de l'érotique anale ?

Le « voir » du sang marque avant tout le surgissement du sexe féminin, le passeport vers la maturité féminine. Les menstruations sont le signe le plus évident de la différence des sexes.

Le « voir » des premières règles prend toutes les colorations d'un prisme, selon le message transmis par la mère : celui d'une promotion féminine, d'une assumption de la féminité, ou d'une malédiction inhérente au destin féminin. Ce peut être les couleurs de la honte, d'une souillure, de la « tache » qui trahit. Les couleurs également de la culpabilité, de la punition des motions incestueuses enfin dévoilées et menacées de possible réalisation.

Le « voir » vient signifier la contrainte et la soumission inexorable à des « règles », à un « impératif catégorique » parfois ressenti comme sadique, celui des Déesses des lois périodiques de la destinée. Le temps est scandé par ce retour cyclique auquel la femme ne peut se soustraire : figure d'une mère archaïque toute puissante à laquelle il faut se soumettre.

Le « voir » est affecté de déception en cas d'une grossesse souhaitée, ou de soulagement en cas d'une grossesse non désirée. Le « voir » du sang d'un avortement laisse des traces douloureuses. Le corps a sa mémoire..

Le « ne plus voir » de l'advenue de la ménopause est vécu comme un naufrage, ou comme une délivrance.

Mère, ne vois-tu pas que je saigne !

La Bible le déclare : « Le flux menstruel est une malédiction qui se transmet de fille en fille ».

Les contes qui se disent au fil des générations évoquent cette malédiction. Il y a toujours 13 fées : 12 bonnes, celles des 12 mois solaires ; la treizième fée apporte la malédiction, c'est celle qui représente le treizième mois lunaire. La Belle au bois dormant se pique au fuseau de sa mère à l'âge de 15 ans, âge des règles, et s'endort ensuite jusqu'à sa délivrance par le Prince qui triomphe des obstacles. L'héroïne de *Barbe bleue* est victime de sa curiosité fascinée pour le sang des femmes qui l'ont précédée.

Un pacte rouge, érotique : « je saigne, donc je jouis »

La rencontre des sangs n'est pas autre chose que la rencontre des sexes féminins. Le fantasme homosexuel primaire constitue une figuration archaïque de la scène primitive, et une version fantasmatique de la filiation par le sang.

Certaines femmes homosexuelles disent que leurs rencontres ont souvent lieu au moment de leurs règles, et qu'ensuite elles saignent en même temps. Comme les filles d'un même couvent.

La communauté sexuelle de femme à femme, de mère à fille est le fil rouge de l'identification hystérique, théorisée par Freud. Lorsque sa fille accouche, une mère peut ressentir des contractions, des signes de montées de lactation, ou se remettre à saigner.

Un pacte noir : « mon sang t'appartient »

C'est celui du lien d'emprise, corps sang et âme, avec la mère des origines. Un lien de haine violente derrière lequel se cache un amour éperdu pour la mère, la haine visant au maintien de ce pacte mortifère (Godfrind, 1994). Car toute tentative de rivalité est vécue comme matricide.

La mère d'une patiente, pour expliquer à sa fille ce que sont les règles, lui met sous les yeux et sous le nez une serviette tachée du sang de son propre sexe. Une autre patiente charge sa mère de lui introduire les tampons périodiques, ce que cette dernière exécute avec dévotion.

Un pacte vampirique : « transfuser... et mourir de plaisir »

Erzsébeth Bathory, comtesse sanglante née en Hongrie à la fin du XVI^e siècle, de sang bleu, s'approprie la jeunesse de centaines de jeunes filles en les immolant et en se baignant dans leur sang. Elle jouit d'une transfusion vampirique : « C'est moi maintenant qui vais en vivre, une autre moi ! Je suivrai leur route de jeunesse qui les conduisait à la merveilleuse liberté de plaire... je parviendrai à l'amour... Car je ne sais pas d'où je viens, je ne sais pas où je vais : je suis là ».

L'héroïne d'*Une histoire sans nom* de Barbey d'Aureville a donné son nom à un syndrome, celui de « Lasthénie de Ferjol » : certaines femmes se provoquent des hémorragies de source invisible, et sont repérées par une importante anémie. Il leur arrive d'évoquer une très grande jouissance. Ce sang caché a été comparé aux saignements menstruels.

Les auteurs qui se sont penchés sur l'étude de ce syndrome (Bonnet, Rabain, 1990) évoquent le lien vital et mortifère, indestructible qui unit fille et mère dans leur relation symbiotique et vampirique. Un sang qui fait l'objet d'un « auto vampirisme ».

Le sang « prendrait rang parmi les soustractions de substances corporelles que la culture et la magie des doubles ont depuis longtemps organisées et ritualisées pour marquer la séparation des corps : prépuce, clitoris, placenta, cordon ombilical enterré dans nature, phanère, émission de sperme ».

De par l'indifférenciation entre soi et l'objet primaire, toute perte d'objet est une perte du soi. Il s'agit de « maintenir sous le sceau du secret l'amour le plus ancien pour l'objet primordial,

enseveli par le refoulement primaire, de la séparation mal accomplie entre les deux partenaires de la fusion primitive » (Green, 1983).

La relation symbiotique avec la mère a des effets mortifères. Ce n'est plus l'ombre de l'objet qui tombe sur le moi, c'est plutôt le moi qui devient ombre pour revitaliser l'objet défaillant. Et apparaît comme une évidence l'apport de jouissance du symptôme : vertige, pâmoison, somnambulisme ou ravissement.

Du côté des anorexiques, chez lesquelles dominent les fantasmes d'omnipotence et d'autosuffisance, l'idéal esthétique de pureté, d'ascèse peut également être source de jouissance. La pureté consiste à éviter toute substance assimilée à la dépendance d'un corps maternel haï, fécalisé. L'intérieur maternel condense en termes de souillure tout ce qui est nourriture, excréments, et bien évidemment les règles. Toute identification au féminin ou au maternel est rejetée pour cause d'impureté. Le sang se tarit.

Le symptôme boulimique, qui en est l'autre versant, donne la version orgiaque, cannibalique de cette dépendance haïe, que le vomissement et le dégoût viennent expulser, décorporer.

Qu'un sang impur... Rites de pureté

Le sang des règles vient condenser tous les dangers et tous les tabous. Il réunit le sexuel, la procréation et la mort, donc les interdits œdipiens et les prohibitions culturelles de l'inceste maternel et du parricide. Il recouvre les angoisses de féminin tout autant que celles de castration et de mort. Ce sang ne peut être qu'impur et maléfique. Il y a un parallélisme des rituels qui entourent les menstruations et la mort.

Ailleurs, il est dit que la femme menstruée, corrompt la viande, fait tourner le lait et les sauces, aigrit le vin, gâte les salaisons du beurre et des viandes, détruit le miel, émousse le tranchant des couteaux, rouille le fer et verdit le cuivre, efface le brillant de l'ivoire, noircit le lin, souille le feu, la terre, trouble l'eau, provoque les accidents des chasseurs et des pêcheurs, brûle les végétations, stérilise les champs. Son rapport aux miroirs évoque celui des vampires : « Quand au moment de leurs règles les femmes y jettent un regard, il se forme comme un nuage sanglant » (Aristote).

La femme menstruée détruit donc tout ce qu'elle est censée protéger et produire en tant que terre mère. Bref elle détruit la vie comme elle détruit l'enfant qu'elle ne porte pas. Derrière le tabou du sang se cache donc la crainte inspirée par les forces obscures de la vie et de la mort. Celles d'une mère archaïque toute-puissante, étouffante, dévorante qui possède le droit exclusif de donner la vie et donc de la reprendre.

Pour Pline, le sang menstruel était venimeux. Un être capable de produire un tel poison était fondamentalement mauvais, pernicieux, diabolique. La substance vénéneuse dégagée par l'utérus provenait d'une rétention et corruption de matière, autrement dit d'un dysfonctionnement des sécrétions sanguines ou séminales, imputables au mode de vie dépravé.

Les rapports sexuels pendant les règles relevaient de l'idolâtrie, de l'adoration de la déesse lune, de l'hérésie. Ils ont subi des interdits religieux jusqu'au XVIII^e siècle.

Georg Groddeck va jusqu'à écrire : « L'embrasement, l'ardeur lubrique, le désir sexuel de la femme sont, pendant ces jours de saignements, hautement accrus. Plus de trois-quarts des viols se situent pendant ces époques ».

Dans la religion juive, il y a interdit de la consommation du sang car dans la Genèse, le Lévitique et le Deutéronome : « L'âme de toute chair, c'est son sang, le sang c'est la vie ». La mère accouchée et sa fille sont impures. Le fils, par la circoncision, est séparé de la souillure maternelle et devient pur. Les lois de Nidda concernent les menstruations. Le Lévitique confirme le pouvoir contaminant, transmissible de l'impureté menstruelle. La femme menstruée doit rester sept jours isolée, « car son défaut évident doit rester invisible, interdit au regard de l'homme. C'est par le regard que l'impureté de la femme se communique à l'homme ». La sexualité du couple marié est suspendue par l'apparition des règles. Les rapports ne sont autorisés qu'après le bain rituel qui clôt la période des sept jours de purification, et après une analyse minutieuse des sécrétions génitales. La femme redevient alors pure, c'est-à-dire convenable à l'homme.

Chez les musulmans, le Coran affirme : « Au paradis ni urines, ni vents, ni défécation, ni sperme, ni menstrues ». C'est un lieu de jouissance infinie, habité par des vierges pures. Tout ce qui sort du corps est impur et transmet la souillure. Les rites d'ablutions et de purifications sont nombreux.

Sont déclarées impuretés mineures les excréments urinaires ou intestinaux, impuretés majeures l'émission de sperme, les menstrues et le sang de l'accouchement.

La perte de la virginité, dans ces deux religions est conçue comme une initiation. L'hymen est un bien familial qui assure l'honneur du clan. Les rituels religieux sont accomplis de 11 à 13 ans, âge de la puberté des filles. Le « voir » est l'enjeu, marqué par le contrat d'honneur familial, d'un certificat de virginité. Les draps suspendus au balcon de la chambre nuptiale rendent visible une action de défloration bien accomplie. Vive le pénis triomphant !

Les Chrétiens ont abandonné la circoncision et les lois d'impureté, ils ont donc fait disparaître les rites concernant le sang génital des femmes. Jésus donne à manger son corps et à boire son sang. Le sang, dans le Nouveau testament, c'est avant tout le sang du sacrifice du Christ. D'où les stigmates des mystiques, le martyre des premières vierges chrétiennes, la folie mystique de Catherine de Sienne, vierge farouche, anorexique notoire et aménorrhéique, et ses visions de Jésus lui donnant à boire le sang de sa blessure.

La perte des règles est assimilée au manque de retenue féminine, à une perte de contrôle. Du fait que la femme le laisse échapper au lieu de le conserver pour devenir enceinte. La femme ne peut retenir son sang que lorsqu'elle est enceinte, qu'elle est fermée.

Les rites de scarification et ceux qui président aux troubles de l'anorexie peuvent prétendre exercer une forme de contrôle sur cette incontinence. « Je saigne si je veux » ou « je n'ai rien à saigner ». On sait qu'actuellement les femmes ont la possibilité de retarder leurs règles ou même de les supprimer : « Des règles quand je veux, si je veux », titrait un magazine féminin.

Mais le dégoût peut protéger également contre l'angoisse du retour à l'informe, à la silencieuse dissolution des limites ou le retour à la passivité originelle, à la terreur et la jouissance d'être livré à la toute-puissance de l'autre maternel.

La fonction psychique du tabou consiste à mettre en place des protections contre le danger de contagion ou de dissémination. Depuis l'interdiction de contact physique et psychique jusqu'à la logique de la pureté, voire de la purification, qui conduit à l'isolement et à l'enfermement jusqu'à la persécution et à la destruction.

Les menstrues sont taboues dans presque toutes les civilisations. Le tabou est porteur de l'ambivalence de l'impur et du sacré. Il fait coïncider la volupté et la crainte du toucher. Il crée des espaces différenciés et aménage des sanctuaires, lieux de sacré et de secrets, dont il sera ensuite aisément possible de se détourner.

Le tabou du sang menstruel réunit le désir de rester en contact avec le lieu maternel de l'origine et celui de maintenir ce lieu hors d'atteinte, et participe donc au tabou plus général de l'inceste.

Le tabou est à la fois maléfique et bénéfique. Le sang menstruel est utilisé comme thérapeutique : pour traiter les verrues, dartres, boutons, cors aux pieds et taches de rousseurs, les envies, la goutte. Il entre dans la création de produits de maquillage, de philtres d'amour et de produits de sorcellerie. Il sert à protéger le bétail du mauvais œil, les récoltes des chenilles, à éloigner les insectes nuisibles, les cantharides. Il est utilisé aussi contre la lèpre. La force négative du sang des règles est donc récupérée pour libérer les humains d'autres maléfices.

Cloacal, anal et fécal

Inter urinas et faeces nascimur, déclarent les Pères de l'Église. Le sang menstruel et l'excrémentiel se rejoignent dans ce lieu désigné par « cloaque », qui correspond à l'impureté viscérale où se confondent le lieu de procréation et le lieu d'éjection. C'est donc une zone de confusion, d'où la fascination et l'effroi qu'il peut inspirer, en raison du danger d'une dissolution dans l'informe, à ce qui se profile comme sources cachées à l'intérieur du corps de la femme.

C'est cet informe qui aurait pu inspirer à Lou Andreas-Salomé l'idée de la location du vagin au cloaque. Mais le cloaque dont parle Lou est en fait anal, ce que reprend Freud, en la citant.

Le « fécal » désigne à la fois les matières, leur décomposition, et l'activité de fécalisation de la pulsion, des zones corporelles et de l'objet. La fonction anale de sphinctérisation, de négociation et de compromis est alors démise, rigidifiée.

De fait, l'anal comme le « fécal » visent à contenir ou à donner forme à ce cloacal. L'analité est à définir comme une fonction : la fonction sphinctérienne qui permet au moi comme au corps de s'ouvrir ou de se fermer à la pulsion, de

lâcher ou retenir l'objet. L'analité est un carrefour, une gare de triage, de rencontre et de confrontation des contraires, des oppositions. Elle est une zone de différenciation, de négociation, mais aussi de clivages. Elle est le siège même de l'ambiguïté, de l'ambivalence. On reconnaît dans cette ambivalence celle qui caractérise le tabou.

La décomposition des matières, la contamination s'adressent à l'amalgame du menstruel et de l'excrémentiel, à tout ce qui, du corps féminin, suinte, exsude, s'écoule, déborde. On passe de la honte des organes génitaux à leur dégoût.

La fécalisation de l'objet est ce qui vise la femme lorsqu'elle est qualifiée d'impure, diabolisée, soumise à des rites d'exclusion, d'exorcisme, de persécution ou de mutilation. La fécalisation sous-tend également les pratiques sexuelles perverses qui utilisent la femme comme un objet partiel.

Une « castration blanche »

Toutes les sociétés traditionnelles craignent les femmes ménopausées. Dans les sociétés primitives, l'homme est en danger près d'une femme qui a ses règles. Mais davantage encore si elle ne les a plus ! Comme elles cessent de perdre de la chaleur par les règles, les femmes vont donc pouvoir en accumuler, surtout si elles continuent à avoir des rapports sexuels, sans qu'aucune naissance ne vienne les délivrer de cette chaleur, ce qui est supposé augmenter leur pouvoir, utilisable dans des buts maléfiques. Les Traités de médecine à l'usage des couples mariés du XIX^e siècle dénoncent avec virulence « la copulation avec l'épouse stérile et avec la femme ménopausée : deux figures ravageuses aux amours inutiles, tumultueuses, excessives. Ces Messaline conjugales aiment à se livrer à des coïts effrénés qui épuisent leur partenaire ».

Françoise Héritier (1996) note que la femme ménopausée est la personne sur qui risque le plus de peser l'accusation de sorcellerie.

La crainte que suscitent les femmes ménopausées proviendrait du fait qu'elles ne sont pas soumises à un homme qui, grâce à la satisfaction sexuelle procurée, les dominerait. Quand ces femmes ont un mari, « leur puissance accrue par le coït est sous contrôle masculin ». De plus, les superfluidités qui ne sont plus éliminées par les règles seraient transmises

par le regard : un regard infecté qui communique le venin aux enfants dans le berceau.

Freud lui-même stigmatise : « Une fois que les femmes ont perdu leurs fonctions génitales... elles deviennent querelleuses, contrariantes, dictatoriales, dépitées, mesquines » (1913).

Si la ménopause est un sujet gênant, censuré, c'est parce qu'il renvoie à la génitalité d'une femme dont l'âge permet la projection du sexe et de la jouissance de la mère, lesquels sont le tabou par excellence. Mieux vaut la traiter en sorcière !

Si, à la puberté, la survenue des règles peut être ressentie par certaines adolescentes comme une castration, celle-ci est une castration « rouge », tandis que celle de la ménopause est une castration « blanche ». Elle peut avoir « les couleurs du deuil, noir ou blanc ; noir comme dans la dépression, blanc comme dans les états de vide » (Green, 1983). C'est le syndrome du « nid vide ».

3. Le tabou du sexe de la femme

Dans les mythes, folklores et fantasmes, le sexe de la femme est vu comme mystérieux et terrifiant. Son vagin est denté et tel une bouche vorace, il sectionne et dévore le pénis. Son clitoris est une flèche acérée et il est plus prudent de l'exciser. Des serpents logent dans son ventre et les hommes se font mordre cruellement.

Dans les théories médicales, l'utérus est un animal sauvage qui guette avec voracité la semence de l'homme. Il se déplace jusqu'à la gorge et, pour le faire redescendre, on fait respirer à la femme hystérique des vapeurs nauséabondes ou bien on la suspend par les pieds. L'appétit sexuel de la femme est insatiable. Seule la copulation avec le diable peut parvenir à satisfaire cette sorcière. De ce commerce avec les démons vont découler les premières menstruations dues à la morsure d'un animal surnaturel.

Les Chrétiens, au temps des Inquisiteurs, se sont acharnés contre la sexualité, le péché de chair, et particulièrement contre les femmes. Un manuel de détection de sorcellerie (que Freud s'était procuré), intitulé *Malleus Maleficarum* (*Le Marteau des sorcières*, 1486), exemplaire de misogynie, de haine de la femme, décrivait toutes formes de luxure charnelle et de dangerosité féminine. La femme y était traitée d'ennemie de

l'amitié, de châtement, de mal nécessaire, de tentation, de calamité, de danger domestique, de fléau, d'animal imparfait, ne pensant qu'au mal, à tromper et à « priver l'homme de son membre viril ». Le caractère lascif et sadique du *Malleus* lui valut un immense succès, et sa diffusion dans toute l'Europe, favorisée par la récente découverte de l'imprimerie, accrut les phénomènes de persécution. À cette époque de la Renaissance, en pleine efflorescence de la science, des arts et de la littérature, la superstition néanmoins faisait rage. Les femmes étaient la cible principale de la chasse aux sorcières. « Pour un sorcier, dix mille sorcières » (Michelet). Tout plaisir charnel devenait le résultat d'un pacte avec le diable, et le plaisir de la femme ne pouvait provenir que d'une copulation satanique. La concupiscence, le blâme retombaient inévitablement sur les femmes. Des dizaines de milliers d'entre elles qui seraient aujourd'hui traitées pour maladie mentale subirent la torture et la mort *ad majorem dei gloriam*.

Les hommes ont alors créé des mythes et des rites destinés à exorciser et à contrôler le maléfique féminin. Des rites sociaux d'isolement, des rites médicaux d'expulsion, des rites religieux de purification.

Pour exorciser la puissance de la grande déesse des origines, a-t-il fallu la remplacer par un dieu unique et mâle, seul créateur de l'univers ? À propos de la horde primitive et de la mort du tyran, Freud s'interroge : « Où se trouve dans cette évolution la place des divinités maternelles qui ont peut-être précédé partout les dieux pères ? Je ne saurais le dire ».

A-t-il fallu surinvestir le pénis, voir la femme comme un être châtré, inférieur, infantile ? A-t-il fallu lui ravir son pouvoir en instaurant des lois qui établissent un ordre patriarcal ? L'envie que pouvait éprouver le garçon vis-à-vis de l'omnipotence créatrice de sa mère a-t-il fallu la retourner en envie de la femme vis-à-vis du pénis de l'homme ?

« Le venin de la pucelle »

La femme est à la fois sacrée et impure : sacrée quand elle est vierge, mère, madone, impure quand elle est femme, tout le temps de sa vie sexuelle, de ses premières menstruations jusqu'à la ménopause. C'est le clivage de la maman et la putain. Elle est donc doublement taboue, doublement intouchable.

On retrouve ici le rapport entre tabou et pureté, exploré à propos des rites autour du sang et des menstruations.

La vierge est pure, elle est tout aussi dangereuse. Elle exerce une fascination angélique mais incarne un danger psychique qui suscite terreur sacrée et répulsion.

L'hymen a la fonction d'un voile, qui à la fois cache et suggère. La vierge est intouchable et reste, de ce fait, intacte : c'est Ève avant la chute. Sexualité, mort, morsure et sang se rencontrent autour de la représentation de la destruction de l'hymen. Freud parle d'un lien d'hostilité dû à la blessure narcissique infligée par la destruction de l'hymen et à la crainte de sujétion amoureuse inaltérable. Le « venin de la pucelle » s'épuise sur le premier objet. Ce n'est pas le pénis de l'homme qui déçoit la femme, estime Freud, mais le fait qu'elle en soit elle-même privée.

Le vaginisme reproduit sous forme de symptôme le maintien artificiel d'un hymen irréductible et impénétrable.

La femme hostile, castratrice, dévorante est donc déclarée taboue, comme les rois, les prêtres, les morts investis eux aussi de vénération et d'une puissance redoutable.

Les mythes de conception et les rites initiatiques cheminent par toutes les voies des théories sexuelles infantiles face à l'énigme de la différence des sexes et de la naissance.

Le sexe de la mère

Le plus réprimé, le sexe de la mère, et l'impensable, l'irreprésentable du féminin, sont indissociablement liés. La terreur profonde, pour les deux sexes, c'est la proximité du sexe de la mère dont ils sont issus. Cette avidité de la poussée pulsionnelle, toujours insatisfaite, ne peut que terrifier si elle renvoie à la dévoration, à l'engloutissement dans le corps de la mère, objet de terreur et paradis perdu de la fusion-confusion.

Le désir de retour au sein maternel est aussi fort que la terreur qu'il inspire. Peut-on dire que la femme est déclarée sacrée et impure pour la rendre taboue, pour que nul ne s'en approche ? Y a-t-il nécessité de se protéger de « cet élément maternel qui loge insidieusement, potentiellement, dans la femme » ?

Entre cloacal et matriciel

Entre la maman et la putain, une figure de femme est toujours oubliée, refoulée ou réprimée : la femme érotique, la femme

sexuelle. Entre le cloacal, qui peut être relayé par l'anal, le contrôle sur le sexe féminin, et le matriciel qui peut faire l'objet d'une idéalisation, le sexe érotique de la femme reste le lieu le plus tabou.

On connaît le sort fait dans de nombreuses contrées du monde, de nos jours encore, à l'érotique des femmes par l'excision et l'infibulation.

Si l'hystérie a, de tout temps, défié la médecine et l'ordre social, c'est parce qu'elle touche au sexuel, à ce qui est le plus difficile à reconnaître : la différence des sexes, à ce qui est le plus difficile à admettre : l'ouverture du sexe féminin et la jouissance féminine. C'est le lieu de la poussée constante érotique, des grandes quantités libidinales, donc des angoisses de féminin. Le « rouge » n'est plus alors celui du sang des règles, mais symbolise la violence du sexuel et plus particulièrement du sexuel féminin (Schaeffer, 2013).

III. Les transgressions

La transgression est consubstantiellement liée à la civilisation, aux interdits et tabous que celle-ci promeut pour se développer et se protéger. Si la transgression des interdits peut générer le triomphe ou la culpabilité, celle des tabous peut davantage susciter la honte ou la terreur.

Sur le plan de la morale sociale, une transgression n'a de sens que par son potentiel de scandale, la menace qu'elle fait peser sur son auteur, et la sanction qu'elle entraîne, morale ou effective.

Mais, si la transgression est blâmable, elle peut être également un moteur de progrès, de croissance et d'autonomisation. La voie de l'adolescent est de grandir en transgressant. L'émancipation des femmes ne peut passer que par là. La connaissance, la création artistique, la découverte scientifique ne peuvent s'abstenir d'un potentiel de transgression des codes, des conventions usuelles de représentations. Là où la transgression rencontre sa limite la plus floue et la plus dangereuse, c'est sur la crête de la perversion.

1. Transgression et perversion

La transgression agit comme un but pulsionnel, qui met en jeu la perversion polymorphe de la sexualité infantile et l'activité fantasmatique. Elle emprunte le courant décrit par Freud dans les deux principes du fonctionnement mental, celui qui se libère des exigences du principe de réalité.

Tant qu'il s'agit de fantasmes, de jeu et de création, on demeure sur la rive de la transgression, laquelle exalte la libido. Cette sexualité infantile, celle de l'enfant cannibale et incestueux « toujours vivant avec ses impulsions », sommeille en tout humain civilisé, et constitue, dit Freud, la disposition perverse de toute sexualité adulte.

Son site privilégié est celui de la séduction, des jeux sexuels, des préliminaires amoureux... et de l'acte sexuel lui-même. Aucun fantasme, aucun jeu érotique ne peut être qualifié de pervers, s'il ne bascule pas vers l'emprise, la manipulation exercée sur un être, le forçage à la réalisation concrète de fantasmes par exemple.

S'il participe à un jeu érotique, le fantasme transgressif est un stimulant du désir et de la relation sexuelle.

Une perversion au féminin ?

La perversion connaît la frontière, mais elle la méprise, la défie.

Le pervers de sexe masculin est décrit comme celui qui prétend maîtriser à la fois le phallus, l'angoisse de castration que suscite la vue de la différence des sexes, et la scène primitive. La perversion est avant tout l'arrêt sur une des composantes de cette sexualité infantile, elle perd son caractère de polymorphisme pour se fixer sur une pulsion partielle ou sur un objet partiel à valeur de fétiche. Un scénario répétitif est alors nécessaire, dans un contrat pervers.

Peut-on parler de perversion spécifiquement féminine ? Que prétend maîtriser la femme ? Elle qui n'a pas, selon Freud, d'angoisse de castration, puisqu'elle n'a rien à perdre du côté du sexe, mais un complexe de castration sous forme d'envie du pénis. Cette envie peut la porter à maîtriser le pénis de l'homme, à le châtrer. Mais que s'agit-il de maîtriser ?

Jacques Lacan : « *Si la position du sexe diffère quant à l'objet, c'est de toute la distance qui sépare la forme fétichiste de la forme érotomaniaque de l'amour* » (1966).

Si cette phrase retient mon attention, c'est d'une part parce qu'elle désigne une différence des sexes quant à la perversion, d'autre part parce qu'elle souligne une capacité féminine d'introjecter de grandes quantités d'excitation. Mais aussi parce qu'elle réfère la perversion féminine davantage à des formes perverses de l'amour et de la passion amoureuse, qu'à des angoisses portant sur le pénis. Ce qui va dans le sens freudien d'une angoisse féminine portant davantage sur la perte d'objet et d'amour que sur celle d'un organe sexuel.

Les femmes ne sont ni fétichistes, ni voyeuristes, sauf si elles doivent épouser et satisfaire ainsi les fantasmes de leur partenaire. Si elles sont exhibitionnistes, c'est le plus souvent pour rassurer l'angoisse de castration masculine, avec les équivalents phalliques que peuvent être les objets de leur mascarade, de leur féminité. Quant à l'homosexualité féminine, elle est le plus souvent dépourvue de la composante fétichique qui caractérise l'homosexualité masculine.

Un homme lutte contre son angoisse de castration au moyen d'un objet partiel qui a valeur phallique et tient lieu de phallus, quelque chose qui est en plus et extérieur, qui entend représenter la castration et l'absence de castration. Ce peut être une bottine, une natte à couper, une voiture ou une femme à exhiber.

Une femme lutterait-elle contre son angoisse de féminin, de pénétration, d'ouverture au moyen d'un objet partiel qui renvoie à l'intérieur, au creux, au dedans ?

Je pose que la perversion féminine porte sur ce par quoi la femme est pénétrée, sur ce qu'elle peut ou non contrôler de cette pénétration : le pénis, l'enfant, l'alimentaire. L'intérêt de l'alimentaire, c'est qu'il se donne à volonté et qu'il est facilement contrôlable.

Parmi les formes de perversion qu'on pourrait qualifier de spécifiquement féminines, je différencie :

- celles qui portent sur des objets partiels substitutifs de la sexualité féminine : la perversion maternelle et la perversion alimentaire ;

- celles qui exacerbent et dévient la spécificité de la sexualité féminine, et sa capacité d'introjecter de grandes quantités libidinales : la perversion à tendance érotomaniaque et le masochisme pervers.

La perversion maternelle

C'est sur le terrain du maternage que la perversion de la femme s'exerce de la manière la plus ravageante. W. Granoff et F. Perrier (1979) ont évoqué l'« érotomanie maternelle », la perversion des femmes sur cet objet réel qu'est leur enfant. Même si l'on considère avec Freud cet enfant comme un substitut fantasmatique du pénis, j'estime qu'il renvoie à une autre dimension plus spécifiquement féminine, à savoir ce qui est intérieur. Intérieur au corps, comme le sont les organes sexuels féminins, comme l'a été l'enfant pendant le temps de la grossesse, mais aussi intérieur au sens des mouvements de pénétration, de dévoration. Ce qui met en jeu les processus psychiques d'incorporation, d'introjection, d'intériorisation .

Pour Piera Aulagnier, le pervers est celui qui prétend avoir le savoir sur la jouissance de l'autre. Mais qui, mieux que la mère sur son petit enfant, a pu posséder ce savoir, et ce pouvoir ? Cette première séductrice, nous dit Freud, celle qui par ses soins a éveillé les zones érogènes de l'enfant et lui a prodigué ses premiers émois sensuels et érotiques, sait comment les reproduire. La perversion maternelle consiste à conserver l'exclusivité de ce savoir et à rester l'exclusive pourvoyeuse de jouissance. Et avoir tous les droits sur le corps et le psychisme de l'enfant.

L'enfant est alors assigné à résidence, du fait qu'il a été occupant de l'intérieur de sa mère, qu'il a fait partie de sa sexualité autoérotique, des émois de son intérieur féminin, avant d'être l'objet de ses soins maternels. Elle lui refuse le statut d'être autonome, et ne l'autorise à être que ce qu'il a été : une partie d'elle-même. Elle fait une utilisation autoérotique prolongée de ce qu'a été le bébé, un « jouet érotique », selon Freud. Privé de son propre autoérotisme, il est condamné à servir celui de sa mère. La fonction du tiers paternel est exclue.

La perversion alimentaire

C'est cette perversion qui illustre le mieux ce qui, dans la relation à l'objet fétichique, à l'objet partiel, est spécifique de la différence des sexes. Le fait que la pathologie des comportements alimentaires – à double versant anorexique et boulimique – se manifeste de manière prévalente lors de l'adolescence des femmes (plus de 95 %), invite à s'interroger sur les phénomènes liés à la sexualité féminine et à son destin d'ouverture aux grandes quantités d'excitation libidinale.

L'objet partiel nourriture sert à éviter à la fois l'angoisse de perte de l'objet primaire, en le ramenant à la fonction d'objet entièrement assimilable, et la lutte contre la dépendance envers cet objet primaire, en lui substituant la dépendance à un objet non humain. Comme le fétiche, l'objet nourriture est inanimé, inhumain, toujours à disposition, prêt à être consommé ou refusé à volonté, pouvant être détruit dans la consommation et cependant indestructible, renouvelable. Comme les fèces.

Le refus d'introjection pulsionnelle est démétaphorisé non seulement en refus de nourriture, mais plus particulièrement en refus de sa pénétration.

La perversion à tendance érotomaniaque

Je précise : tendance érotomaniaque et non pas érotomanie. L'érotomanie n'est pas une perversion. Depuis Clérambaut elle a été classée dans les psychoses passionnelles. Mais, en dépit des cas rencontrés chez des hommes, c'est une passion de la femme.

La phrase de Lacan évoquant « la forme érotomaniaque de l'amour » désigne une tendance féminine à la passion amoureuse, à l'amour de l'amour et à l'idéalisation de l'objet. Cette tendance est due à la constitution de l'Œdipe féminin, qui nécessite un changement d'objet, et un arrachement violent à la relation pré-génitale à la mère. Mais aussi au conflit chez la femme entre son sexe qui appelle l'effraction et son Moi qui hait la défaite. Les grandes quantités d'énergie libidinale gouvernent la sexualité féminine, et interrogent les rapports de la perversion avec l'amour, la passion, et le féminin.

Dans les perversions à tendance érotomaniaque on rencontre les « Don Juanes », les nymphomanes, les femmes dont on dit qu'elles sont « folles de leur corps ».

La perversion masochiste

Certains auteurs, à la suite de Freud, ont soutenu que le masochisme féminin pervers se rencontre surtout chez l'homme. Je le considère néanmoins comme la forme perverse d'une composante érotique de la femme.

Si le masochisme participe à la forme la plus féminine de la perversion sexuelle, c'est parce qu'il niche au cœur de la sexualité de jouissance de la femme. Lorsque ce masochisme libidinal se dégrade, se « fécalise », on peut parler de masochisme pervers chez la femme. Si la femme est souvent choisie pour servir de partenaire sadique à un homme masochiste, c'est sans doute parce qu'elle représente la mère anale et phallique toute puissante, mais aussi parce qu'elle en sait long sur ce qu'est le masochisme, et que c'est lui qui mène le bal.

La clé de la perversion masculine, c'est la vénération du phallus ; celle de la perversion féminine c'est la vénération-haine de la mère archaïque.

La charge pré-génitale de la relation à la mère archaïque, la violence destructrice, la confusion des angoisses d'intrusion de l'objet primaire et de pénétration génitale, tout concourt à ce que la frontière soit fort mince entre perversion féminine et psychose. Et, comme cela a été dit, la perversion apparaît bien comme une défense, un rempart, plus fragile peut-être chez la femme que chez l'homme, contre les menaces d'effondrement narcissique dépressif et psychotique.

2. Transgression au féminin

La transgression des lois phalliques. Comment l'émancipation des femmes pouvait-elle advenir autrement ?

Rien ne peut trouver sens si on néglige la prise en compte des interdits et tabous qui touchent au corps de la femme, à sa sexualité, à sa fonction dans le couple et dans la maternité. Le corps de la femme a subi des interdits de contraception, d'interruption de grossesse en France jusqu'en 1975. Sous d'autres cieux, la femme est soumise à de nombreux interdits

sexuels, subit des pratiques d'excision, d'infibulation, est victime de lapidations. Seules les femmes stériles et ménopausées acquièrent une certaine autorité publique dans les sociétés dites primitives, tandis que les hommes s'y réapproprient le pouvoir de procréation et le contrôle des enfants.

Les tabous religieux, dans les trois religions monothéistes soumettent encore la femme à des rites de pureté et d'impureté. Elle est interdite d'accès aux cultes, sa sexualité est proscrite hors mariage et assignée à la seule procréation, la polygamie et la répudiation existent encore, le divorce est interdit, etc. Sans oublier, par le passé, les persécutions à elle infligées par les Inquisiteurs. Hors de ces religions abrahamiques, seul le bouddhisme tantrique au Tibet accorde un statut à la jouissance féminine.

Mais la conquête principale des femmes a été celle de pouvoir dissocier consciemment leur désir érotique de leur désir de procréation, et que leur revienne la décision absolue d'avoir ou non des enfants.

La transgression des règles de la différence des sexes

Trois thèses s'affrontent actuellement :

– ***La thèse « universaliste »***

Le sexe est toujours un genre, une construction sociale.

Selon cette thèse qui prétend à l'interchangeabilité radicale entre hommes et femmes, à la non-pertinence de la distinction entre les sexes, la maternité ne peut être traitée que par mépris et dénégation

– ***La thèse post-moderne et la Queer theory***

La différence des sexes ne peut plus être prise dans le régime des oppositions. Elle appartient ni au « un » ni au « deux » mais au « ni un ni deux ». Le féminin, qualifié comme « non-un », peut aussi bien être le propre des hommes que celui des femmes. Il est une catégorie, et non la marque d'un des sexes. C'est un indécidable.

– ***La transgression du tabou du maternel***

On a pu dire que la libération ou l'émancipation des femmes, celle des années 1970, leur accès à la sphère publique n'a pu se faire que sous la condition de leur « dématernisation », au prix du sacrifice des mères.

3. Le féminin en tant que transgression. Comment le féminin érotique pourrait-il ne pas être transgressif ?

Le changement d'objet : une transgression du maternel

La première transgression de la fille, c'est sa trahison de la mère primitive, celle de la relation d'homosexualité primaire. C'est se détourner d'elle pour attendre du père ce qu'elle n'est pas ou plus capable de lui donner. Il s'agit donc d'une castration de l'imgo maternelle phallique. Lacan parle de « ravage » mère-fille. Le lien haineux signe la difficulté de dégagement de l'emprise maternelle.

La deuxième transgression s'adresse à la mère œdipienne, dans la rivalité pour la séduction du père, et l'attente de recevoir de lui un enfant, ou la jouissance.

S'arracher à la séduction et à l'emprise de cette imago, c'est ce que l'enfant des deux sexes tente de faire lors de la phase phallique. Pour la fille, qui ne peut négocier, via l'angoisse de castration, la symbolisation de la partie pour le tout, comment symboliser un intérieur, qui est un tout, et comment séparer le sien de celui de sa mère ?

La jouissance féminine : une transgression de tous les tabous

Le tabou de l'inceste

« Ce que je vais dire est déplaisant à entendre et au surplus paradoxal. Pour être, dans la vie amoureuse, vraiment libre et, par là, heureux, il faut avoir surmonté le respect pour la femme et s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste avec la mère ou la sœur », ose écrire Freud (1912).

Kierkegaard, dans *Le journal du Séducteur* (1843), révèle comment la séduction d'une personne, parce qu'elle a un pas d'avance sur une autre, permet à celle-ci de parcourir un trajet qu'elle ignorait au départ, et de découvrir à la fin ce qu'elle était le trajet de sa révélation à elle-même.

Le séducteur peut donc être un initiateur qui accompagne une femme à franchir ses propres limites, celles de ses interdits et tabous. Il lui permet de revisiter les harmoniques de sa sexualité infantile polymorphe, de revivre les fantasmes incestueux de la petite fille au pôle libidinal, ceux de son masochisme érotique féminin.

S'il est un don Juan, sa fonction s'arrête à la séduction et à l'initiation, à la transgression de la morale civilisée et du sacrement du mariage. Inutile d'attendre de lui davantage. Les femmes y perdent leur âme. C'est au Commandeur de lui régler ses comptes.

S'il est un amant de jouissance, il participe à la révélation de la jouissance de la femme, et au creusement progressif de son féminin dans une relation amoureuse. Il s'agit d'une expérience d'initiation et d'introjection pulsionnelle.

L'idée que la jouissance amoureuse repose sur la transgression fantasmatique de cet interdit majeur est tout autre chose que le fait de penser qu'il faut y renoncer ou le dépasser. Car c'est de la présence de ce fantasme incestueux dans une relation amoureuse non incestueuse que la jouissance peut advenir.

Le tabou de la virginité

La rencontre peut se produire à tout âge, car chaque acte sexuel de jouissance est une expérience initiatique renouvelée, elle révèle ce que la femme sait déjà, mais qu'elle ne sait pas parce qu'elle ne peut s'attribuer ce savoir. C'est à l'amant qu'elle abandonne le savoir et le pouvoir.

Marguerite Duras : « Elle, elle sait ne pas le savoir. »

Cette effraction de son corps et de son féminin reproduit à chaque rencontre l'éblouissement de son sexe, réabsorbé aussitôt par le « continent noir », celui du refoulement primaire du vagin (Braunschweig, Fain, 1975). Chaque rencontre sexuelle effectue le miracle de transformation d'une petite fille en femme. Où l'on retrouve le tabou de la virginité.

Un homme, le psychanalyste Jean Michel Hirt (2007), rencontre remarquablement mon point de vue. « Aujourd'hui un certain nombre de femmes peuvent se considérer comme psychiquement « vierges », quel que soit le nombre de leurs rapports sexuels. Une femme qui a multiplié les rencontres peut s'inquiéter de ce qui n'a pas été « touché » ni « ouvert » en elle, de ce qui n'aurait trouvé ni le temps ni l'espace où s'élaborer en elle, comme si se prêter à l'amour l'avait empêchée de s'y abandonner. La négation du tabou de la virginité concourt à généraliser l'indifférenciation sexuelle, à réduire la valeur de l'altérité pour chacun des sexes ».

La représentation de l'inceste est bien évidemment fantasmatique, c'est bien pourquoi elle est porteuse d'un tel potentiel

libidinal, avec ce qu'il comporte de violence, d'abus de pouvoir, et de cruauté.

Le tabou de la jouissance phallique

La jouissance de la femme ne peut être que transgressive, subversive, hors limites, du fait qu'elle n'obéit pas à la loi phallique, qu'elle est jouissance « autre », dit Lacan.

Celui-ci, à la fin de sa vie, revisite l'ordre symbolique au profit du non symbolique, de l'illimité, du « sans bord ». Et pour cela, il en appelle à la jouissance. La femme, pour n'être « pas toute » dans la jouissance de la fonction phallique, aurait une jouissance « supplémentaire ». Ce terme, insiste-t-il, exclut le « complémentaire ».

« Une jouissance à elle dont peut-être elle-même ne sait rien, sinon qu'elle l'éprouve – ça, elle le sait. Elle le sait, bien sûr, quand ça arrive. Ça ne leur arrive pas à toutes » (1975).

Et il dérive alors sur les mystiques.

J'ai décrit, dans *Le refus du féminin* (2013), ce que la jouissance féminine doit à l'entrée de la poussée constante libidinale dans la chair de la femme, portée par l'amant de jouissance qui arrache son féminin, en affrontant chez elle son conflit entre sa libido et les résistances de son Moi.

Tout ce qui est intolérable pour le Moi peut précisément être ce que la jouissance sexuelle appelle : l'effraction, l'abus de pouvoir, la perte du contrôle, l'effacement des limites, la possession, la soumission, bref, la « défaite », dans toute la polysémie du terme.

Lacan : « *Quel est celui qui, au nom du plaisir, ne mollit pas dès les premiers pas un peu sérieux vers sa jouissance ?* » (1966).

J'ajoute : « vers la jouissance de l'autre ? »

Le conflit entre la chair et le corps dessine l'écart entre le féminin, intérieur, secret, porteur de tous les fantasmes dangereux, et la féminité qui enveloppe et pare le corps, est visible et s'exhibe, fait bon ménage avec l'angoisse de castration des hommes. La chair c'est l'invisible, ce qui palpite sous la peau, ce qui saigne, l'obscène, le sexe féminin, l'inquiétant, l'hybris, le tabou par excellence.

La féminité c'est le corps, le féminin c'est la chair.

Le tabou du masochisme

Osons le dire : le scandale du féminin, c'est le masochisme érotique. Celui qui fait dire à la petite fille œdipienne : « Papa fais-moi mal, bats-moi, viole-moi ! » (deuxième temps fortement refoulé du fantasme *Un enfant est battu* (1919). Et la femme amoureuse à son amant : « Emmène-moi où tu veux aller, je t'appartiens, possède-moi, vaincs-moi ! »

IV. Le tabou de la frigidité

L'impuissance et la frigidité n'ont nullement disparu du fait de l'évolution sociale.

Certes ! La libération sexuelle, si elle a donné aux femmes le pouvoir de dissocier consciemment leur désir érotique de leur désir de procréation, n'a pas pour autant favorisé leur accès au féminin dans une relation sexuelle de jouissance ni aux hommes le sentiment qu'ils aient encore un grand rôle à y jouer. Peut-on encore convenir de nommer impuissance et frigidité la misère sexuelle qui s'exprime par une perte du désir, des angoisses de « déphallicisation », des « angoisses de féminin »², une exacerbation des défenses anales, un accroissement du recours à des sexualités régressives, addictives ou d'agirs, etc. Jusqu'à des symptomatologies plus radicales, telles que l'apragmatisme sexuel, le vaginisme, l'absence de relations sexuelles.

On a trop tendance à mettre ces phénomènes au seul compte de l'évolution des mœurs qui a donné davantage d'autonomie et même de pouvoir aux femmes, privant les hommes de leurs privilèges virils. Ne peut-on mettre davantage en cause une certaine impuissance et frigidité, pour les deux sexes, à s'adonner au « travail de féminin »³ que nécessite une rencontre et le maintien d'une relation érotique ?

Si autrefois jouir de la sexualité était coupable, désormais il serait honteux de ne pas connaître la jouissance.

Certes ! La « morale civilisée » n'est plus ce qu'elle était ! Si autrefois seules les femmes de mauvaise vie étaient autorisées à jouir, favorisant le clivage des hommes entre la maman et la putain, de nos jours la jouissance est devenue un droit, et une revendication. « Tu dois jouir ! » est désormais un impératif catégorique ! La mode actuelle est à l'orgasme. Il n'est

2 Terme que j'ai initié dans le colloque publié dans *Débats de psychanalyse, Le Mal-être (angoisse et violence)*, Paris, PUF, 1997.

3 Terme que j'ai également initié dans *Le refus du féminin*, op. cit.

que de recenser toutes les revues à destination des femmes et des adolescents qui portent sur les moyens d'y accéder.

Ce qui n'est pas pour rassurer l'angoisse de castration des hommes, pour peu que leur investissement phallique et leur identification paternelle ne soit pas très assurés. Et chez les femmes, on peut même dire que la traque de l'orgasme à tout prix n'a fait que développer une envie du pénis-phallus réfractaire à tout désir du pénis libidinal.

Sous le règne de la contraception, le *coïtus interruptus* n'a plus de bonnes raisons d'être. Mais l'éjaculation précoce a encore de beaux jours, de même que la relation sexuelle de type *fast-love*. Et le clivage maman-putain est loin d'avoir disparu pour autant.

Le silence des alcôves : celui des analysants

Il m'est arrivé d'entendre certains analystes dire qu'ils n'avaient jamais entendu parler de la pratique de la sexualité de leurs patients.

Alors pourquoi les pratiques sexuelles et les jeux érotiques, hors perversion, et même les fantasmes érotiques, obligatoirement hors perversion, ne se laissent pas facilement dire et entendre dans l'arène ou l'alcôve analytique ? Pourquoi ne sont-ils évoqués que par allusions, métaphores, de manière symbolique ?

Il faut certainement l'imputer au transfert. Parce que les mots de la sexualité sont des mots sexuels, des mots-actes, comme le souligne Jacques André (2011). « Parler d'amour, c'est faire l'amour » (Honoré de Balzac).

Il peut s'agir du refoulement de la valence érotique de l'amour de transfert et du danger qu'il puisse « mettre le feu au théâtre ». Il peut aussi être question de pudeur, d'inhibition.

« Ils restent comme ils sont »

De nombreux analystes disent que leurs cures de plusieurs années se terminent sans que la sexualité elle-même et pas seulement les fantasmes sexuels n'aient jamais été véritablement abordés.

Le silence de l'analyste à ce propos ne ferait-il que répéter le silence des parents ?

Y aurait-il des oreilles frigides ? Question provocante qui ose poser la question de la psychosexualité des analystes.

Freud se la pose, courageusement : « Il est incontestable que les analystes n'ont pas complètement atteint, dans leur propre personnalité, le degré de normalité psychique auquel ils veulent faire accéder leurs patients » (1937).

Plus féroce encore il poursuit : « Nombre d'analystes apprennent à utiliser des mécanismes de défense qui leur permettent de détourner de leur propre personne des conséquences et exigences de l'analyse, probablement en les dirigeant sur d'autres. Si bien que... ils restent eux-mêmes comme ils sont ».

N'importe quel patient s'adresse-t-il à n'importe quel analyste ?

Roussillon s'engage : je tiens l'interprétation de la sexualité et de ses jeux, ses fantasmes mais aussi ses pratiques effectives, voire ses « positions », comme la troisième voie royale de l'exploration de la vie psychique profonde. Il y a dans « l'acte sexuel » lui-même quelque chose qui, quand il n'est pas dissocié du reste de la vie affective et psychique, révèle quelque chose d'essentiel et fondamental de celle-ci, y compris dans ses dimensions narcissiques. Il n'y a que quand la connexion peut se faire avec la sexualité effective du sujet, qu'une certaine qualité de conviction est au rendez-vous de l'analyse, que l'on touche les intensités pulsionnelles déterminantes pour la régulation psychique. Aussi bien je serais assez réservé à l'égard des résultats d'une cure qui n'aurait pas trouvé le moyen d'aborder les aspects les plus nodaux de la vie sexuelle de l'analysant.

Pour tenter de conclure : l'alterité du féminin

L'énigme de la différence des sexes n'a cessé et ne cessera jamais d'interroger les psychanalystes comme le commun des mortels. Si des extraterrestres nous honoraient d'une visite du troisième type, leur plus effarante surprise, suggérerait Freud, serait cette découverte.

Une différence aussi banale qu'irréductible, mais qui impose une telle exigence de travail psychique que chaque individu, enfant ou adulte, homme ou femme, philosophe ou scientifique, en couple ou en société, s'efforce à déployer toutes les stratégies pour en atténuer ou en effacer les effets.

Quelle que soit notre sexualité, celle-ci s'inscrit en référence à la différence des sexes, même et surtout quand elle vise à la transgresser. On n'est pas humain sans être homme ou femme. On n'est pas humain avant d'être homme ou femme.

L'humanité n'est pas divisée entre homo et hétérosexuels mais entre hommes et femmes. On touche là à des questions qui agitent la société actuelle.

La notion de genre, imposée comme norme par la *Gender theory*, est étrangère au domaine de la psychanalyse, dont le propos n'est pas de l'admettre en tant que telle. L'identité psychosexuelle est la résultante d'un développement libidinal lié aux investissements de la différence des sexes et aux identifications à des parents, du moins à des géniteurs, des deux sexes. Elle nécessite au préalable une identité sexuée, basée sur la certitude biologique d'appartenir à un sexe anatomique déterminé, coïncidant avec une attribution de genre, masculin ou féminin, de la part de l'entourage parental.

J'ai proposé que l'identité psychosexuelle, sur le trajet qui va du couple phallique-châtré jusqu'au couple masculin-féminin, ne s'acquiert pas de manière définitive, mais qu'elle est à construire et à maintenir de manière permanente, en raison de la poussée libidinale constante, et du conflit de la différence des sexes.

Mais comment comprendre que le « refus du féminin » ait une telle portée et une telle persistance ? Peut-on supposer que ce qui a toujours menacé l'ordre politique, social et religieux, c'est ce qui touche à la puissance de procréation des femmes, mais davantage encore à leur capacité érotique ? Et qu'osent s'interpénétrer la mère dans la femme, et la femme dans la mère ?

Le statut des femmes est le miroir de la structure et de l'histoire d'une civilisation, le pivot et le révélateur de ce qui change dans une société, le symptôme des crises et des enjeux de pouvoir entre les sexes, l'emblème de toute égalité.

À l'opposé du couple phallique-châtré, qui conforte le maintien de l'organisation sociale et de ses rapports de pouvoir, la constitution d'une relation de couple masculin-féminin est une création psychique. La reconnaissance et l'affrontement de l'altérité dans la différence des sexes déterminent le mode et la qualité de la relation sexuelle, affective et sociale qui s'établit entre un homme et une femme, et témoignent d'un « travail de culture » (*Kulturarbeit*).

Que dire alors de la rencontre avec l'autre sexe ? L'enjeu est celui de l'altérité du féminin que le sujet doit apprivoiser en lui-même et en l'autre. Sinon, comment ne pas virer vers la dévalorisation, le mépris, la peur ou la haine du féminin, avec leur potentiel de violence destructrice ? Et comment, chez les hommes, ne pas être attiré vers le clivage de la maman et la putain, ou, pourquoi pas... vers l'homosexualité ?

Les femmes actuelles, celles qui ont vécu la libération de leur corps et la maîtrise de la procréation, savent ou ressentent que leurs « angoisses de féminin » ne peuvent s'apaiser ni se résoudre de manière satisfaisante par une réalisation dite « phallique ». Et surtout que le fait de ne pas ou de ne plus être désirées par un homme les renvoie à un douloureux éprouvé d'absence de sexe, ou de sexe féminin nié, et ravive leur blessure de petite fille contrainte à s'organiser sur un mode phallique face à l'épreuve perceptive de la différence des sexes. C'est là que se situe leur « angoisse de castration ». Fort heureusement, la capacité aux sublimations peut prendre le relais.

L'autre sexe, qu'on soit homme ou femme, c'est toujours le sexe féminin. Car le phallique est pour tout un chacun quasiment le même. Assimiler le phallique au masculin c'est une nécessité du premier investissement du garçon pour son pénis, mais à l'heure de la rencontre sexuelle adulte, phallique et masculin deviennent antagonistes.

Au-delà du phallique, donc, le féminin.

Bibliographie

- ANDRÉ J. (dir.) (2011), *Les 100 mots de la sexualité*, coll. « Que sais-je ? » Paris, PUF.
- ATLAN H. (2005), *L'utérus artificiel*. Paris, Le Seuil.
- BONNET G. (2001), *La violence du voir*, Paris, PUF. Rabain J.F. (1990), « Lasthénie de Ferjol ou l'objet fantôme », *Revue Française de Psychanalyse*, La déliaison psychosomatique, tome LIV, n° 3.
- BRAUNSCHWEIG D., FAIN M., (1975), *La nuit, le jour. Essai psychanalytique sur le fonctionnement mental*, Paris, PUF.
- ELIADE M., *Initiation, rites, sociétés secrètes*, Paris, Folio essais, Gallimard, 1992.
- FREUD S. (1912), « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse ». Contributions à la psychologie de la vie amoureuse, *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1970.
- FREUD S. (1913), « La disposition à la névrose obsessionnelle », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF 1973.

- FREUD S. (1918), « Le tabou de la virginité ». Contributions à la psychologie de la vie amoureuse, *La vie sexuelle*, PUF, 1970.
- FREUD S. (1919), « Un enfant est battu », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.
- FREUD S. (1922), « La tête de Méduse », *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, 1985.
- FREUD S. (1932), « La féminité », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, Connaissance de l'inconscient, 1984.
- FREUD S. (1937), L'analyse avec fin et l'analyse sans fin, *Résultats, Idées, Problèmes*, II, Paris, PUF.
- GODFRIND J. (1994), « Le pacte noir », *Revue Française de Psychanalyse*, Filiations féminines, tome LVIII, n° 1.
- GRANOFF W., PERRIER F. (1979), *Le désir et le féminin*, Paris, Éd. Aubier Montaigne.
- GREEN A. (1983), « La mère morte », *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Éditions de Minuit.
- HÉRITIER F. (1996), *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*. Paris, Odile Jacob.
- HIRT J. M. (2007), *L'insolence de l'amour*, Paris, Albin Michel.
- LACAN J. (1975), *Le Séminaire, livre XX*, « Encore », Paris, Seuil.
- KIERKEGAARD S. (1843), *Le Journal du Séducteur*, Paris, Gallimard Folio, 1990.
- LACAN J. (1966), Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine, *Écrits*, Paris, Seuil.
- PARAT H. (1999), *L'érotique maternelle, Psychanalyse de l'allaitement*, Paris, Dunod.
- SCHAEFFER J. (2005), « Le fil rouge du sang de la femme ». *Champ psychosomatique*, Médecine, Psychanalyse, Anthropologie, « Le sang des femmes », n° 40, Le Bouscat, Éd. L'Esprit du temps.
- SCHAEFFER J. « Le rubis a horreur du rouge », in *Le refus du féminin, La sphinge et son âme en peine* (2013, 6^e éd.), coll. « Quadrige », Paris, PUF. Postface de René Roussillon, « Le refus du féminin et l'objet ». (1997, 1^{re} éd.), coll. « Epîtres ».